

# LE PARADOXE DE LA LIBERTÉ

KARIM AKOUCHE

*Escritor*

## LE SYNDROME DU NOMADE

Les peuples lyriques sont fragiles. Irresponsables, exagérant tout le temps, ils sont dans la démesure, l'approximatif et le conjoncturel. Ils pratiquent deux arts dangereux : l'autoflagellation et l'autoglorification. Ils sont les meilleurs du monde ou les derniers. La lie de l'humanité ou son miel. Toujours dans l'excès, jamais dans l'équilibre.

Ils affectionnent aussi, sans le savoir, ce mot : le libertisme, ou l'excès de liberté, ce qui travestit l'esprit de liberté. Ils se qualifient d'insoumis, mais ils sont en réalité, d'une manière ou d'une autre, gouvernés, administrés. Ils ont des maîtres : leur langue est rabaissée, leur art folklorisé, leur mémoire minorisée.

J'appelle cela « le syndrome du nomade ». Le gitan, un nomade, peut avoir une maison, mais il préfère vivre dans sa roulotte, dans un campement, à la belle étoile. Il a un robinet chez lui, une salle de bains, mais il choisit les cours d'eau et les sources naturelles. « Pourquoi enfermer l'eau dans des tuyaux? Elle est faite pour couler dans les rivières ! » s'écrie en substance un héros gitan dans un film. Ce qui importe, pour lui, ce n'est pas la destination, mais le chemin. Les États, les frontières, les papiers et les lois, il n'en a rien à cirer. Mais la réalité est tout autre : en Europe, les manouches et les tziganes sont pourchassés, dénoncés, haïs. On les appelle « les gens du voyage ». Ils habitent les routes. Ils aiment les défis : ils font face à la police, aux orages, au froid et à la canicule. Ils aiment aussi la danse et la musique. Forés par la nature et ses caprices, ils font pleurer la guitare et le violon. Django Reinhardt et Paco de Lucía sont des génies, ils ont révolutionné respectivement le jazz et le flamenco...

Parmi les peuples qui sont atteints de manière aiguë par le syndrome du nomade, il y a le mien, les Berbères. Ils se qualifient d'*Imaziyen*, de femmes et d'hommes libres. Ça sonne bien, c'est poétique, c'est roman-

tique. Les faits sont, cependant, aux antipodes du fantasme. Les Berbères sont de tout temps colonisés : par les Phéniciens, les Romains, les Byzantins, les Vandales, les Arabes, les Turcs, les Français... Ils résistaient, ils perdaient souvent la guerre, ils gagnaient parfois des batailles. Leurs terres sont une passoire d'où s'écoulent sans cesse les larmes et le sang. Ils ont les pieds dans la boue, mais ils chantent, les poings fermés, ou les doigts en V, « *Nekni d Imaziyen !* (Nous sommes des hommes libres !) ». Ils ont le don de célébrer la victoire même dans la défaite. Ils honorent les morts plus que les vivants. Ils regardent toujours en arrière, jamais devant. Ils tirent à gauche et à droite, rarement vers le haut. Nostalgiques des époques où régnaient leurs princesses et leurs rois en Afrique du Nord, ils se réfugient dans un passé lointain, un monde enchanté, les légendes, parmi les ogres et les vaches des orphelins, dans les fables et les contes de fées.

#### L'HISTOIRE DES LIÈVRES DEVENUS LAPINS, OU LA SERVITUDE VOLONTAIRE DES PEUPLES RACONTÉE EN FABLE

Quelque part dans une région montagneuse se trouvait Tizgi, un territoire boisé occupé par un millier de lièvres fiers et heureux. Ils vivaient dans une communauté indépendante et organisée qui dépassait en matière de justice et de démocratie celle des humains. Même s'ils appartiennent avec les lapins et les pikas au même ordre, les lagomorphes, ils avaient une autre conception des lois de l'existence : leur comportement était façonné par des principes de solidarité et de tolérance. Sacralisant la liberté, ils haïssaient la prison et la violence au point de pardonner les coupables et d'excommunier les criminels et les violeurs. Leur système de gouvernance était horizontal : ils n'avaient ni maître, ni esclave, ni chef, ni subalterne. Forqués par les aléas de la forêt, ils développèrent un instinct de défense naturelle : pendant que les uns dormaient, les autres surveillaient; au cas de danger, d'un faucon ou d'un loup rodant aux alentours, ils bondissaient sur leurs longues pattes et prenaient la fuite.

Contrairement à leurs rivaux les lapins, ils ne creusent pas de terriers, ils logent à même le creux des arbres, les branches ou sous les buissons. Ils arrivent au monde presque adultes, poilus et les yeux ouverts. Ils sont tellement sauvages qu'ils se confondent avec la nature : ils changent de

couleur selon les saisons, leur pelage devient brun l'été et blanc l'hiver. Ils sont plus grands et plus lourds, et ils ont de longues oreilles un peu comme celles des ânes. Ils sont si longilignes et agiles au point que leurs cousins leur inventèrent un sobriquet : « Les petits kangourous sans poche. »

Ils avaient tout dans la forêt. L'eau coulait à flot dans les rigoles et diverses plantes poussaient ça et là : entre les trembles, les chênes et les aulnes fleurissaient des trèfles, la vesce et du plantain. Gâtés par la nature, l'hiver ils traversaient les ruisseaux à la nage et l'été ils se livraient à des spectacles de danse sans fin.

À Tizgi régnait la paix jusqu'au jour où un homme monta du village voisin et perturba l'équilibre des choses. Avec des pièges, qu'il camoufla sous la terre et les feuilles, il attrapa plus de cent lièvres.

Le chasseur avait une ferme à l'entrée du village. Il y élevait toutes sortes d'animaux : des poulets, des dindons, des sangliers, des moutons, des vaches, des ânes et des chevaux. Tout seul, il approvisionnait la région en viande, en peau et en lait.

Il construisit des clapiers et y jeta les lièvres. Ces derniers, blessés et humiliés, refusèrent de se nourrir. D'une seule voix, ils boycottèrent les chardons, le chou et la laitue que leur donnait le fermier. Car, pour eux qui vivaient libres dans la forêt, c'était honteux de se retrouver enfermés comme des lapins dans des cages. Lorsqu'ils vivaient en liberté, ils traitaient d'ailleurs ces derniers de « de gros rats soumis ». Le bonheur du lièvre consiste, en effet, à se débrouiller seul, à bâtir un gîte où bon lui semble, à croquer des feuilles, des racines et des fruits qu'il trouve dans la nature.

Les jours passèrent et les lièvres, déterminés, ne mangeaient toujours pas. Ils étaient devenus maigres et pâles. S'ils venaient à mourir, le fermier perdrait des clients à qui il avait promis de la viande biologique. À l'aide d'un tube, attaché à une pompe, il les nourrissait de force. Peine perdue : étant violentés et stressés, les lièvres ne grossissaient pas. Conscient de leur côté « sauvage » et récalcitrant, l'éleveur réfléchit à une stratégie de domestication. Il passa plusieurs nuits à observer leur comportement, à lire des manuels et à prendre des notes.

Il lit dans un livre une phrase qui le secoua : « Ne laissez pas vos serfs s'unir. » Il sépara sur-le-champ les mâles des femelles qu'il plaça dans des clapiers qui se faisaient face. Il battait les premiers tandis qu'il caressait les secondes. Le traitement de faveur dont bénéficiaient les femelles créa la première division dans la communauté. Celles-ci acceptèrent les premières l'eau, les carottes et les céréales de l'éleveur avant que les mâles, à leur tour, fléchissent leur position.

Quelques semaines après, le fermier étiqueta les lièvres, leur mit une chaîne au cou et attribua à chacun un numéro. Certains commencèrent à se comporter comme des lapins et à en tirer une certaine fierté. Leur espace de liberté devint le clapier. Ils n'hésitaient pas à qualifier les lièvres restés encore dans les bois de « sauvages ». Mais quelques-uns restèrent fidèles à leur passé d'animaux libres et indomptables : en signe de protestation, ils déchirèrent leur collier et jetèrent leur numéro.

Le fermier, vexé, prit le plus rebelle d'entre eux et le tua. Il en fit un festin qu'il offrit à ses chiens. Quelques lièvres protestèrent et tentèrent de convaincre les autres d'observer une grève de la faim, mais en vain car l'éleveur affina sa stratégie de domestication et divisa davantage la colonie : il favorisa les beaux, les costauds, les plus clairs au détriment des noirs, les dociles au dépens des trublions.

Lorsqu'il revint pour en prendre un autre, les moins obéissants rechignèrent timidement et les autres, les privilégiés, les découragèrent et leur conseillèrent de se taire. Puis, habitués à voir de temps à autre quelques-uns d'entre eux vendus ou égorgés, ils entrèrent dans les rangs et acceptèrent avec résignation leur nouveau destin.

Un jour, deux lièvres, conscients de leur condition brutale de prisonniers, s'insurgèrent. Ils proposèrent une plateforme de revendications pour rendre à leurs congénères leurs droits bafoués et leur souveraineté confisquée : « Si nous sommes séquestrés dans ces clapiers puants, ce n'est pas à cause du fermier, mais à cause de nous. C'est nous, avec notre consentement, qui avons accepté sa tyrannie. Ce n'est pas lui notre tyran, mais c'est nous qui sommes ses esclaves. »

Une voix, puis deux, puis plusieurs s'élevèrent pour qualifier les rebelles d'agitateurs et de traîtres de la ferme. Découragés, ils terminèrent leur discours avec ces mots : « Nous ne cherchons pas à remplacer le fermier,

mais nous refusons de lui obéir. Nous ne voulons pas prendre son pouvoir, mais nous désirons nous autogérer. Nous ne vous demandons pas de travailler contre lui, mais pour vous. Nous ne vous invitons pas à le haïr, mais à vous aimer. »

Les deux révoltés frôlèrent le lynchage. Ils furent rapidement dénoncés. L'éleveur les égorga devant tout le monde. Ce fut la terreur dans la ferme. Plus jamais un lièvre ne se révolta depuis.

Promus, décomplexés, les lièvres serviles, les collaborateurs, les préférés du fermier, les plus lâches, montaient sur leurs frères et leurs sœurs et n'hésitaient pas à les écraser, à les humilier. S'ils supportaient l'injustice de leur maître, c'est parce qu'ils en faisaient subir autant à leurs subordonnés. Ils étaient les complices de l'éleveur, de sa froideur, de sa violence, de sa tyrannie.

Les lièvres, définitivement *lapinisés*, non seulement cessèrent de se révolter, mais ils se battaient pour être les premiers à être vendus ou sacrifiés. Ils renoncèrent aussi bien à leur liberté qu'à leur dignité.

Les hases et les bouquins s'accouplaient et donnaient naissance à une tribu de levrauts. Ceux-ci, nés et élevés dans des cages, se comportaient exactement comme des lapins : obéissant au fermier et acceptant leur sort sans ronchonner. Chaque fois qu'un lièvre disparaissait de la cage, ceux qui restaient fêtaient l'événement. Se sacrifier pour le fermier était un geste de gratitude, une action noble. Ils étaient fiers de leur peau et de leurs poils qui faisaient le bonheur des fabricants de costumes et de chapeaux, fiers de se donner en cobayes aux laboratoires, fiers de leur viande que s'arrachaient les restaurateurs, fiers aussi d'amuser les enfants dans des foires d'animaux.

Grâce à l'argent gagné de la vente des lièvres, l'éleveur agrandit et modernisa sa ferme. Il cessa de nourrir ses bêtes à l'aide des aliments naturels. Il les gavait aux engrais et aux hormones. Il acheta des baffles qu'il suspendit au-dessus des clapiers. La musique, pensa-t-il, les ferait grossir. Plus ils prendraient du poids, plus ils se vendraient cher.

Quelques années plus tard, le fermier mourut dans un accident de voiture. Les lièvres devenus lapins pleurèrent et le regrettèrent. Sans leur maître, ils furent orphelins. Ils se retrouvèrent dehors, retournèrent

à Tizgi, dans les bois, loin de la ferme. Ils se sentirent emprisonnés... même à ciel ouvert.

## CONCLUSION

Pour ne pas disparaître, c'est-à-dire exister, participer réellement à l'histoire en marche, les peuples lyriques, à leur tête les Berbères, ont intérêt à sortir du complexe du nomade. Ne doivent-ils pas, pour ce faire, être dans la mesure, jauger à sa juste valeur leur « liberté » ou leur « soumission », penser avec la tête et non avec les émotions, quitter l'âge romantique, l'exaltation de l'adolescence, pour entrer, une fois pour toutes, dans l'âge adulte ?

Par Karim Akouche, écrivain et auteur, entre autres, de *La Religion de ma mère* (roman, 2017), *Allah au pays des enfants perdus* (roman, 2012), *J'épouserai le Petit Prince* (conte, 2014), *Toute femme est une étoile qui pleure* (poésie-théâtre, 2013) et *Lettre à un soldat d'Allah* (essai, 2018).

Por Karim Akouche, escritor y autor, entre otros, de *La religión de mi madre* (novela, 2017), *Alá en el país de los niños perdidos* (novela, 2012), *Me casaré con el Principito* (cuento, 2014), *Toda mujer es una estrella que llora* (poesía-teatro, 2013) y *Carta a un soldado de Alá* (ensayo, 2018).